

UNE DESTINÉE UNIVERSELLE : NATHANAËL

par María José VÁZQUEZ DE PARGA (La Laguna)

Pour arriver à la généralité, à l'universel, Marguerite Yourcenar part de l'individu. Il ne s'agit pas de recréer des archétypes, mais d'êtreindre l'univers dans les personnes et les êtres vivants, dans la pierre et la nuit. Une statue de pierre érodée garde dans son intérieur l'antiquité classique avec tous ses individus, avec leur art et leurs passions. Dans une roche de la plage, Marguerite Yourcenar écoute le son et le souffle de jadis, d'autres âges de la terre. Elle ne s'arrête pas à la surface de l'objet, elle traverse l'objet mais pas pour s'éloigner de lui, au contraire pour le percer et rester dans son intérieur. On dirait que chaque être, chaque objet regardé par les yeux de Marguerite Yourcenar, trouve un Aleph au-dedans, un point comme celui que Borges décrit comme existant dans le sous-sol de la maison de Carlos Argentino Daneri. Cet Aleph que Borges explique avec une précision minutieuse en employant seulement quelques mots mais en embrassant la totalité, ce centre de tous les centres où concourent des âges sans âge, des objets infimes et majestueux, transcendants et fugaces, l'amour et la haine, la cruauté et le bonheur, cet Aleph qu'on trouve dans quelques autres contes de l'écrivain aveugle, cet Aleph universel et absolu semble se trouver aussi transcendant les objets de Yourcenar et leur imprimant un mouvement intemporel et éternel.

Je voudrais m'arrêter sur le personnage d'*Un homme obscur*^[1], Nathanaël, le dernier personnage de roman créé par Yourcenar (dans sa version définitive) et qui traduit les sentiments d'un écrivain adulte et d'une femme âgée qui couronne, à cette époque-là une évolution vitale et mentale qui la conduit vers la nature dans toutes ses manifestations.

Nathanaël, être fragile et sensible, est récepteur des messages universels qu'il reçoit par la voie des êtres vivants et de la nature. Garçon presque ignare, il possède une intelligence intuitive qui lui

[1] *Un homme obscur*, OR. Les chiffres entre parenthèses renvoient à cette édition.

permet d'arriver à des conclusions semblables ou, au moins, à l'exposition de questions identiques à celles que proposent les cerveaux les plus cultivés. Nathanaël atteint des contacts avec l'univers et le cosmos, à travers la *nature*, les *éléments* et les *êtres*, la *maladie* et la *mort* des autres constituant un filtre (et pourquoi pas un philtre ?) qui lui éclaire son destin.

Il jouit des premiers contacts avec la *terre* dans l'île américaine où il arrive par hasard et où il se joint à la simplicité de ses habitants et de leurs maigres ressources. Il vit la terre, il ressent la terre, il accepte ce que la terre lui donne. Ses jours finissent dans une autre île, l'île frisonne, où la terre se fait sentir sous son corps avec une plus grande intensité. Le sable de la plage qui passe entre ses doigts en faisant un sablier qui ne compte pas le temps, lui fait toucher l'éternité dans les grains de sable, c'est le début d'une fin où le temps commence à ne pas compter.

Le rapport de Nathanaël avec l'*eau* est constant. Il est né sur une île, il fait naufrage près d'une île, il va mourir sur une île. Ses traversées en bateau l'amènent d'abord sur le continent américain, terre qui est encore, dans sa majorité, à découvrir. À son retour à Amsterdam, Nathanaël sent la nostalgie de la mer et il va au port fréquemment, pour regarder l'eau et les bateaux ancrés. Nouveau contact avec l'eau dans l'île frisonne, où la seule chose que ses yeux arrivent à contempler est l'étendue de la mer, où la seule rumeur qu'il entend est le silence, le chant de l'eau ou le bruit furieux des vagues, et où il est enveloppé par le bleu, le noir et la solitude infinie.

L'*air* produit sur Nathanaël des sensations physiques. L'air et la nuit font alliance pour tomber sur Nathanaël dans le bateau qui le ramène en Europe. Il aime la nuit en plein air, qui le relie à l'immensité du cosmos. À l'île frisonne, son corps absorbe la nuit d'une telle façon que même le barrage de ses habits le gêne, et il se déshabille pour s'imprégner au mieux de ténèbres et d'air et pour entrer dans le cosmos étoilé qui l'entoure. Les rapports de Nathanaël avec le *feu* se réduisent au feu érotique avec lequel Saraï l'attire et au feu intérieur qui le brûle.

Les êtres vivants sont partie constituante de la vie de Nathanaël. Il respecte les arbres, qui ne peuvent pas se défendre des attaques criminelles des hommes. Il est un allié des animaux qui ont en lui un ami. Il protège les oiseaux migrateurs qui arrivent à l'île américaine

pour construire leurs nids et qui sont dérangés par le garçon simple d'esprit. Il protège l'ours gourmand ; il occulte la vue qu'il a eue des serpents pour éviter qu'on les tue. Il fait avec les animaux une espèce de pacte pour se défendre des autres hommes ; il préfère l'amitié et la véracité des animaux plutôt que la fausseté humaine.

Encore dans l'île frisonne, le contact avec les animaux est vital. Quand les garçons du village de l'autre bout de l'île arrivent à l'improviste et emmènent Nathanaël à cru sur le dos du cheval de Markus, sa vie se fond avec celle du cheval et du cavalier, il fait son dernier effort en chevauchant sur le sable tiède de la plage. Cet excès entraînera une fin plus rapide de sa fragile et faible vie, mais cela lui permet d'embrasser l'humanité pour la dernière fois.

Les animaux souffrent. Sur l'île Perdue, les animaux chassés par l'homme, les poissons pêchés sont des êtres en horrible souffrance, aux yeux de Nathanaël. Il ne veut pas s'adonner aux activités de pêche ou de chasse, qu'il laisse aux autres habitants de l'île. Plus tard, sur l'île frisonne, la vache qui part en compagnie de la vieille et de la fille folle, en route vers le continent, est une image de la souffrance des animaux qui vont à la boucherie, vieille vache qui ne donne plus de lait.

Nathanaël, en plus de protéger les animaux et de se faire complice de leurs exploits, fait d'eux l'objet de sa *compassion*. La compassion pour la souffrance des autres est un amour universel, cosmique. Nathanaël se considère lui-même presque comme indifférencié du monde qui l'entoure, du cosmos ; il est bon, avec une bonté intrinsèque ; tout doit être protégé, tout a une valeur en soi-même, contemplé avec le reste des êtres. La relation que Nathanaël établit entre l'homme et l'animal lui fait incliner la balance vers l'animal, plus pur de passions que l'homme, et vers la vie sauvage, telle celle que mènent les Indiens de l'île américaine, qui ne tuent que ce qui est strictement nécessaire pour leur subsistance ; ou telle que celle de Lukas et Markus dans l'île frisonne, qui s'intègrent à la nature, au cheval avec lequel ils forment un tout, comme des centaures.

Les animaux sont ses seuls compagnons dans l'amertume, dans la solitude face aux hommes. Ils sont plus que compagnons : "Il ne se sentait pas, comme tant de gens, homme par opposition aux bêtes et aux arbres ; plutôt frère des unes et lointain cousin des autres" (1007).

Les idées simples et universelles que Nathanaël atteint intuitivement, ne sont pas circonscrites à un lieu de la carte ni à un siècle historique. Ce sont des concepts éternels, qui accompagnent l'homme et les êtres vivants, produit de leur participation dans le cosmos ; c'est l'approche des astres, dont nous constituons une partie.

La dernière conséquence du personnage représenté par Nathanaël, l'être humain le plus pur qui peuple le monde, est le personnage privé de raison : l'enfant simple de l'île américaine, qui a sa réplique dans la folle de l'île frisonne. Leur manque d'intelligence les assimile aux êtres vivants irrationnels, ils passent au niveau d'un univers naturel de sensations où la raison n'est pas nécessaire pour subsister. Ils sont des présences vivantes qui portent en elles une partie de la vie universelle ; leur destin reste à la merci de la nature ; leur destinée devient celle de l'entourage, ils forment un tout avec la nature. C'est la vision la plus simple de l'homme comme être vivant, celle qui est le plus près de : "ce qui est en bas est comme ce qui est en haut". Dans cette acception de l'homme, ce qui compte est plutôt le corps, les sensations les plus simples et profondes, le bonheur, l'amour et l'angoisse. De cette façon ces êtres retournent au paradis primordial où l'homme fut créé, ils se lient à la nature comme l'homme l'était avant sa chute.

L'enfant simple n'a pas de nom. Pourquoi ne lui a-t-on pas donné de nom ? Parce que cela ne lui est pas nécessaire. L'enfant idiot fait partie de la nature, se développe en elle et avec elle, et, de même que l'ours qui se rassasiait de framboises n'avait pas besoin d'un nom pour se développer et se différencier, ainsi l'enfant n'en a pas besoin, lui, qui est semblable aux animaux sauvages et qui vit comme eux. Il ne possède que la vie^[2]. "La race humaine, dans son enfance, se sent une avec la nature"^[3]. Ainsi les êtres ignares, les simples et les retardés, vivent plus en unité avec la nature que le reste des hommes. Le retour à la nature est un retour à l'enfance. Retourner à l'enfance est se dépouiller du bagage des adultes, des expériences qui ont perverti la personne. Marguerite Yourcenar, dont le penchant vers la nature, dans sa dernière époque, est évidemment dicté par sa trajectoire de croyances alchimiques qui ont guidé son existence, – aussi bien que

[2] L'enfant simple d'esprit, comme l'animal, a une immense liberté, "vivant sans plus sa réalité d'être, sans tout le faux que nous ajoutons à la sensation d'exister". (YO, Livre de Poche, 1982, p. 298)

[3] Erich FROMM, *El arte de amar* (AA), Barcelona, Paidós, 1991, p. 21. C'est nous qui traduisons.

par sa déception de la condition de l'homme, – s'adapte aussi à ce modèle de retour au primitif qui a pour but de se vider de la méchanceté, de ressembler à l'enfance ("la vieillesse et l'enfance se ressemblent ...") qui vit encore en communion avec la nature.

Quand l'homme est considéré du point de vue de l'intelligence, comme c'est le cas du philosophe Léo Belmonte, ses raisonnements nous conduisent aux universaux, aux inintelligibles, pour finir tout de même en parlant d' "[u]n monde d'en haut, ou d'en bas, en tout cas d'ailleurs" (982). Léo Belmonte devant la naïve et intuitive réflexion de Nathanaël soupire : "j'ai toujours cru qu'entre simples et sages, le seul fossé était de vocabulaire" (981), ce qui résume le roman de l'homme obscur et renforce ce que nous venons d'exposer sur la présence de l'enfant simple d'esprit, qui apparaît dans ce roman^[4] sans doute avec la finalité d'illustrer cette idée d'une façon plus radicale que le personnage de Nathanaël ne le fait lui-même.

Les concepts universels, le renouvellement cyclique, la continuité de la vie et de la mort sans arrêt, se ressemblant toujours à travers les âges et les personnes, ne sont point en rapport avec l'intelligence : "[d]'autres chairs et d'autres notions prennent la place de celles qui pourrissent..." (981)

Le jésuite qui se mourait n'était pas dangereux, songeait Nathanaël ; tout homme à ce moment de sa vie est égal à n'importe quel autre, il est pareil à tous les autres, sans défense et avec nécessité d'aide. Pour Nathanaël il n'y a ni ami ni ennemi, il n'y a que l'être humain, avec sa méchanceté et son angoisse. La scène du jésuite moribond se répète à la mort de Nathanaël, et pendant ces maigres années il la revoit fréquemment, il rêve avec cette mort ; dans la scène du songe, l'homme à qui Nathanaël porte secours change sa physionomie, il est un homme différent à chaque fois, effaçant ainsi la personnalité individuelle et laissant à fleur le fait universel ; en certaines occasions l'homme secouru du songe est lui-même, qui pressent sa fin imminente et cherche inconsciemment de l'aide pour ce moment universel. Le jésuite meurt avant que les gouttes d'eau, que

[4] Ce n'est pas la première fois que Marguerite Yourcenar a recours à l'enfant simple d'esprit. Il se montre à Zénon dans la ferme d'Oudebrugge : "L'enfant continuait à tourner dans la cour comme une toupie en produisant des bruits incompréhensibles. Il était peut-être faible d'esprit. Elle l'appela, et une merveilleuse tendresse illumina son visage ingrat aussitôt qu'elle le vit trotter vers elle. Soigneusement, elle essuya les bulles de salive au coin des lèvres. 'Voilà mon Jésus, dit-elle doucement'" (ON in OR, p. 771)

Nathanaël avait prises dans sa main pour les lui offrir, finissent de couler entre ses doigts : tellement éphémère est la vie humaine qui finit en quelques secondes, en moins de temps que prennent pour s'écouler quelques gouttes de la source. La mort du jésuite au milieu de cette solitude immense rend une valeur à l'être humain en raison de sa rareté parmi le reste de l'entourage, en même temps qu'elle disparaît presque sous le poids de l'espace infini qui se fait sentir au dessus, au dessous, tout autour et de l'autre côté de la barrière...

La compassion de Nathanaël ne s'arrête pas aux animaux ; elle s'étend à toutes les créatures, l'homme compris. Il ressent une profonde compassion pour le jésuite qui trépassé sans raison valable dans l'immense solitude de Monts-Déserts, loin de sa famille et de sa terre, et qui lui laisse un message que lui, Nathanaël, ne transmettra jamais. Il éprouve de la compassion pour le cuisinier du bateau, qui meurt d'un coup de couteau infecté, dans d'horribles souffrances. Il a de la compassion pour Foy, qui se consume dans sa maladie et que les vieux font travailler jusqu'à bout de forces. Il montre sa compassion pour le philosophe Léo Belmonte, qui meurt éloigné de sa famille et que son ami ne visite pas, même dans son dernier moment. Il a de la compassion pour Sarai, malgré le mal qu'elle lui a fait, et qui meurt de la façon la plus humiliante et répulsive. Il a de la compassion pour l'enfant simple et la folle de l'île frisonne, qui ne connaît pas son proche destin. La compassion de Nathanaël comprend tout être vivant, végétal ou animal, comprend la *faiblesse* de tout être appartenant au cosmos. La compassion que Nathanaël éprouve est cosmique (compassion bouddhique, compassion dans le sens de l'alchimie).

Nathanaël se déshabille pour se mélanger à l'air, à la nuit, au cosmos, de la même façon qu'il s'enfonce dans l'herbe, dans la terre humide, le dernier moment arrivé, en cherchant pour son corps un refuge naturel, un lit éternel d'où personne ne viendra l'enlever. Son dernier soupir, comme la dernière émanation de son corps (le sang rouge), se fondent avec l'air et la terre. Le corps s'intègre à la terre, tel que l'âme retourne à l'esprit universel ou à Dieu.

Marguerite Yourcenar dans quelques notes manuscrites sur *The Temple of the Golden Pavilion* de Mishima^[5], souligne, avec un crayon, des phrases et des morceaux de textes de l'écrivain japonais où le

[5] Volume qui se trouve à la Houghton Library, Harvard, dans le fonds Marguerite Yourcenar.

personnage se mêle avec le temple qui l'entoure. Ce que Marguerite Yourcenar souligne sur le livre de Mishima, c'est ce que je voudrais remarquer dans les ouvrages yourcenariens : la sensation de se confondre avec l'univers, de se fondre avec les choses. Avec le temple, le héros de Mishima disparaît pour se diluer avec l'énergie cosmique qui l'entoure. Tout est matière, tout est pareil, toute chose a la même consistance. Nathanaël aussi devient "une chose parmi les choses" (1005), de la même pâte que les astres, que le cosmos. Cet universalisme cosmologique d'origine alchimique et bouddhique survole les personnages de Marguerite Yourcenar, et Nathanaël est le plus transparent. Jadis l'écrivain avait dit : "corps [...] c'est dans tes bras que j'étreins l'univers"... (*Les Charités d'Alcippe*^[6] "Hospes Comesque", p. 20). C'est une définition complète d'universel ; elle ne se contente pas de l'individu, un, mais à travers cet "un" elle embrasse la totalité. Tout l'univers est capable d'être compris dans une étreinte : la tendresse, l'amour et la haine, l'attraction ou le rejet ne se limitent pas à un seul être, à une pierre ou à un grain de sable ; ils passent à travers ces objets et ces corps, se répandent par tout l'univers sans abandonner ce corps.

L'univers que Marguerite Yourcenar étreint dans ses bras est complet dans le *corps* humain. Considéré par Yourcenar (comme, du reste, par les autres alchimistes) comme un microcosme, le corps humain développe dans sa physique et dans sa chimie toutes les fonctions de l'univers. Le corps senti comme corps, comme pulsation de l'univers, comme écho du cosmos et partie de sa substance, comme mélange de jus, de viscères et d'albumine, c'est le corps de Nathanaël et c'est le corps de Kou-Kou-Haï. Le chien pékinois de la jeunesse de Marguerite, à qui elle dédie un poème en prose, est comme un laboratoire individuel de la matière universelle.

En embrassant un autre corps humain, elle embrasse l'univers parce que le corps humain est une parcelle de l'univers. En embrassant n'importe quel autre objet, elle embrasse aussi l'univers à travers lui. Le rapprochement érotique atteint l'univers à travers l'être humain, c'est le contact le plus intime qui nous fait communiquer avec le reste du cosmos. De là que l'érotisme soit une voie vers l'universel, même quand il est vide d'amour, parce que dans ce corps qu'on touche se trouve l'univers, et la conjonction des corps atteint la totalité de l'univers^[7].

[6] Gallimard, 1984.

[7] "L'amour érotique est exclusif, mais il aime dans l'autre personne Toute

Nathanaël tâte l'univers dans le corps de Foy, qui pourrait bien être celui de Janet ; il n'y a pas grande différence pour le jeune Nathanaël puisqu' "il lui semblait que Janet et Foy étaient la même femme" (930). Ce qu'il étreint dans ses bras, c'est la femme. Nathanaël se donne à Foy sans amour d'abord, avec joie et compassion quand il se rend compte qu'il s'agit d'un corps malade. Avec Saraï Nathanaël étreint l'univers de la passion ; avec Madame d'Ailly celui de l'amour idéal. Dans les corps des hommes et des femmes rencontrés dans le parc, dans le cuisinier du bateau, Nathanaël étreint l'incompréhension et l'amertume, le désir inconfessable. Cette procession de corps que Nathanaël épouse les nuits où il approche du parc, sont des corps souffrants, c'est un visage de la souffrance universelle, pour laquelle Nathanaël développe une compassion universelle.

La *maladie* qui ronge le corps de Nathanaël le pousse davantage à faire partie des choses, de la terre à laquelle il va se mêler. Il est conscient de son mal et souhaite s'unir à la terre, à l'herbe, au coin cherché pour mourir en solitude et en beauté par son éloignement de tout être humain, par sa proximité du cosmos enveloppant. La maladie de Nathanaël peut être considérée comme une *initiation* préalable à la mort. Cette initiation le rend conscient de sa relation avec le monde et avec la nature, avec le cosmos. C'est l'initiation du rite de mort et résurrection. Trois fois il croit mourir : le naufrage dont il se sauve, seul survivant ; la mort à laquelle il échappe à l'hôpital d'Amsterdam où on l'a conduit inconscient, et la mort réelle dans l'île frisonne.

La mort éclaire ce qu'on ne comprend pas avec la vie. La proximité de la mort, quand elle est pressentie par l'homme, le rend lucide pour comprendre des concepts universels qu'il ne peut pas comprendre quand la convoitise de la vie obscurcit son intelligence : "Mais je sais d'où vous viennent ces lueurs de compréhension. Je vous ai déjà plusieurs fois entendu tousser. Vous crèverez comme moi dans environ deux ans", lui dit le philosophe (980). Nathanaël comprend parce qu'il est illuminé par la maladie, initié, comme un chaman ; il a

l'humanité" (AA, p. 60) "L'union physique signifie surpasser la séparativité." (*ibid.*, p. 58). De là nous pouvons expliquer les rites sexuels et les orgies, parce qu'ils sont un reflet de l'ancienne unité de l'homme ; la perte de cette unité est ce que Fromm appelle 'séparativité'. "L'attraction sexuelle crée, un moment, l'illusion de l'union". (*ibid.*, p. 59).

touché la mort de ses mains, il a fait le “*descensus ad inferos*”, il est lucide.

La maladie est l'œuvre au noir de Nathanaël. Du point de vue de l'alchimie, la maladie le conduit à la mort pour atteindre la résurrection et la nouvelle vie. C'est son expérience pour renaître et se convertir en ‘surhomme’. Nathanaël souffre, avec son éloignement du monde, la preuve de la ‘ségrégation’ de la communauté, de l'isolement sur l'île. C'est la période d'épreuve du néophyte ou du chaman, d'où il ressort régénéré^[8]. Les malheurs de Nathanaël, avec les tourments de son corps malade, sont les tortures de l'initiation.

La maladie lui fait sentir l'angoisse de sa condition de mortel qui marche vers la mort. Angoisse qui est neutralisée en palpant le cosmos sous le bain bienfaisant de la nuit sur son corps nu. L'angoisse est presque un lien qui unit toute la vie, tous les épisodes de Nathanaël ; elle est un véhicule qui conduit à l'universel. Chaque fois qu'il parle d'angoisse de l'homme, non pas d'un homme mais de tous les hommes, c'est un cri universel de douleur auquel il faut porter secours.

La solitude, la grandiosité de l'espace infini devant l'île déserte où le jésuite meurt, inspirent à Nathanaël un sentiment d'universalité, elles le flanquent dans la Nada, dans le vide et le plein qui l'entourent. C'est pourquoi il aime les vers des psaumes qui parlent de la nature, de la mer et des montagnes, des vallées et de “l'immense angoisse de l'homme” (925), qui n'a pas de limites ni d'espace, qui comprend l'univers jusqu'au dernier coin où peut se trouver un être vivant.

La mort se présente à Nathanaël depuis le jour où, à seize ans, il croit avoir tué l'ivrogne de Greenwich pour défendre Janet et se défendre lui-même de ses attaques. L'angoisse que produit sur lui cette mort imaginaire est à l'origine du périple de Nathanaël par le monde. La mort, dans les derniers temps, prend figure dans la personne de la gouvernante, qui est une prémonition, une ombre de sa destinée, de sa propre fin : “La mort est en nous-mêmes”, entend-on dire à Nathanaël.

[8] Voir Mircea ELIADE, *Mythes, rêves et mystères* (Mrm), Gallimard, Folio essais, 1957, p. 102.

La mort est un contact universel. Elle l'est davantage que n'importe quel autre. L'éphémère de l'existence, la vue d'une vie qui glisse entre ses mains, le met en communication non seulement avec l'univers et le cosmos, mais avec l'Au-Delà, avec l'autre côté de l'existence... Ses mains, qui reçoivent le dernier souffle du jésuite, touchent l'univers dans ce corps qui meurt et qui rend l'âme. Comme il le touche avec le cuisinier du bateau, qu'il soutient dans sa mort, tordu de douleur et dans le corps de Foy, qui passe presque sans s'en apercevoir, en lui laissant sa tuberculose.

À l'hôpital, où Nathanaël est conduit à Amsterdam, après son attaque de faiblesse, la mort, la voix et les lamentations de la mort traversent la porte et le mur de la salle d'opérations où un homme, celui qui était le plus sain et le plus vigoureux de ceux qui étaient dans la salle de Nathanaël, se meurt. C'est l'appel universel de souffrance, l'angoisse de la douleur universelle qui crie à travers cet homme ; c'est la douleur de toutes les villes et de tous les pays ; de tous les pauvres et de tous les malades ; de tous ceux qui souffrent. C'est le cri terrifiant et attrayant à la fois de l'univers. Cette lamentation de l'humanité et de l'univers entier se laisse entendre aussi au moyen de la musique, après les sons ; Nathanaël l'entend quand la musique a cessé, dans le silence sonore, comme un contrepoids de l'immense plaisir et bonheur que la musique produit en lui. Nathanaël ne peut pas s'empêcher de mettre en rapport ce qu'il y a pour lui de plus beau, la musique, avec ce qui est le plus horrible et universel : le cri de douleur et d'angoisse de tous ceux qui souffrent.

La mort du philosophe dans la mansarde est pour Nathanaël une approche de l'intelligence, des idées supérieures, qu'il les comprenne ou pas. S'intégrer aux idées, aux courants de l'esprit, aux concepts inintelligibles, c'est s'intégrer à un courant énergétique qui coule dans l'univers. Le philosophe emporte, avec sa mort, ce bagage d'idées que Nathanaël ne comprenait pas mais qu'il a presque touchées avec son intelligence naturelle, sans études. Il a à peu près atteint, par la seule voie des lumières naturelles, les théories compliquées déduites par la science et l'intelligence cultivée du philosophe. La vie et la mort de Léo Belmonte élèvent Nathanaël à un niveau cosmique supérieur, celui des idées, celui de l'intelligence universelle.

La mort de Saraï, au contraire, est un rapprochement de la laideur, de la méchanceté humaine et de la dérision, qui ne sont pas moins universelles. En entendant le récit de la mort de Saraï, Nathanaël

avale toute la honte et la bassesse humaines ; il absorbe, au travers de Saraï, le péché de l'humanité. Il se sent coupable et voit tout le mal du monde. Son faible corps ne supporte pas le poids de l'infamie humaine et il vomit la laideur et la puanteur de la mort (de Saraï), il vomit la rébellion et la cruauté humaine, il vomit pour tous les corps de tous les pendus du monde, pour toute l'ignominie. Il vomit parce que la vision de cette mort écœurante lui répugne.

La mort de Saraï est une de plus de la chaîne : l'esprit du jésuite, l'innocence de Foy, les raisonnements élevés du philosophe, la douleur de l'inconnu à l'hôpital, l'opprobre de Saraï. Chevauchant avec la mort, Nathanaël est arrivé aux universaux.

La mort prend progressivement possession de Nathanaël. Il est déjà sur l'île frisonne, il sent l'usure de son corps, il se fond avec l'île, le sable, la nuit, l'air, l'eau, l'oiseau mort sur la plage, les oiseaux vivants et tous les animaux. Son corps, comme celui de l'oiseau mort, n'était qu'une enveloppe. Il était passé à travers son père ("Il était passé à travers lui, rien ne l'unissait au charpentier..."). Rien ne l'unissait à sa mère non plus. Il était passé "à travers" eux. Il passait aussi "à travers son propre corps", comme l'oiseau qui n'était plus dans son plumage. Il ne resterait rien de Nathanaël qu'une dépouille qui retournerait à la terre, pour s'unir à ce dont il était sorti.

Nathanaël se couche pour dormir et se cale ; il cherche la position fœtale qui l'amènera de retour à l'utérus de la terre ^[9] pour renaître à une vie nouvelle. Si nous suivons Lévi-Strauss ce serait peut-être une façon de se rendre immortel, d'arriver à ce que Nathanaël se questionne quand son monologue l'amène dans les hautes régions où brille une lumière qui s'éteint et s'allume à nouveau dans un autre corps, quand il médite sur la transmigration et l'éternité de l'âme ^[10].

Nathanaël va, guidé par le soleil pour chercher le lieu où se caler ; il cherche le centre, l'utérus, le lieu caché et éloigné de la plage, à

[9] "[L]a mort est considérée comme un retour à la Mère, une réintégration provisoire au sein maternel. C'est pourquoi nous rencontrons dans le néolithique l'enterrement en position embryonnaire ; les morts sont déposés dans la terre dans l'attitude d'embryons, comme si l'on attendait qu'ils reviennent incessamment à la vie." (*Mrm*, p. 232).

[10] Le retour à la terre mère se joint au fait d'être sur une île, le centre auquel Nathanaël retourne pour renaître ou pour s'immortaliser.

l'intérieur ^[11] de l'île, lieu où la transformation soit possible. Il ne ressent ni la douleur ni le dérangement, ce qu'il sent est un appel qui le fait courir à sa destinée, au lieu où il se couche pour attendre paisiblement la mort.

Il ferme les yeux à tout, devient terre avec la terre. Il le fait comme un rite, comme une conviction, comme ce qui est le plus naturel. Il entend un cri intérieur qui le presse à la recherche d'un lieu précis et confortable de la terre. Comme tout malade il veut se coucher et dormir. Il a une fatigue éternelle et cherche un repos éternel. Il retourne à son essence cosmique.

[11] L'île est symboliquement le lieu d'élection, de science et de paix, au milieu de l'agitation du monde profane. Elle représente un centre primordial, sacré, par définition. L'île évoque le refuge, l'île est le centre. Nathanaël se trouve au centre dans l'île, et sur le bateau, "il se sentait [...] placé tout au centre" (934).